

Krzysztof Jarosz, **Jean Giono — alchimie du discours romanesque**, Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego 1999, 184 p.

Depuis les travaux de Jan Mukařovský sur la fonction esthétique (poétique), que Roman Jakobson a par la suite incorporée dans son modèle fonctionnel, on sait la puissance de cette dernière et les transformations qu'elle fait subir, si elle devient dominante, aux autres fonctions de la communication littéraire, notamment à la fonction référentielle. La tendance à l'«auto-référence» du texte littéraire a été maintes fois analysée, dans le contexte polonais par exemple par Jerzy Falicki qui la nomme autotélisme. La dichotomie «fonction poétique — fonction esthétique» est au coeur de la plupart des débats portant sur le rapport entre la fiction (littéraire) et la réalité, entre la *poiésis* et la *mimésis*. On la retrouve, en sourdine, sous le terme de «mensonge créateur» gionien, dans l'excellent travail de Krzysztof Jarosz, consacré à la reconstitution critique de la «poétique immanente» du romancier français.

Le but que Krzysztof Jarosz se propose est apparemment modeste: montrer que la transformation subie par l'écriture gionienne entre 1937 et 1946 et son renouvellement radical sont soutenus par une réflexion profonde de l'auteur, jusqu'ici peu remarquée, sur le fonctionnement et la finalité de la littérature en général et de sa propre activité créatrice. La particularité de Giono repose dans le fait que, fuyant tout propos théorique, il formule ses idées sous forme «romancée», par personnages et histoires interposées (Homère, Melville, Virgile, Dante, Giono-personnage lui-même). Il s'agit donc d'une théorisation implicite, contenue dans la suite des poétiques «immanentes» qu'il faut expliciter, expliquer. C'est ce que Jarosz fait à propos de quatre textes de Giono: *Naissance de l'Odyssee*, *Pour saluer Melville*, *Virgile et Noé*. La suite des ouvrages correspond *grosso modo* à l'élaboration de la conception personnelle de Giono et que Jarosz met progressivement en évidence en deux chapitres aux titres éloquentes: «Dans le sillage des autres», qui traite des trois premiers écrits, et «Vers l'autotexte», consacré à *Noé*.

La tâche à laquelle le critique polonais s'attelle est moins facile qu'il ne semble. La réussite ne peut venir que d'une interprétation patiente et systématique des oeuvres en question. Leur nature non-théorique impose une approche qui s'apparente à l'étude thématologique et narratologique, car il faut déterminer les thèmes porteurs disséminés à travers les textes en question et mettre en évidence les rapports multiples qui les relient et la progression de la pensée gionienne qui s'exprime à travers eux par le truchement du narrateur, voire narrateur-personnage. Il faut encore vérifier les concepts dégagés en les insérant dans le contexte de l'oeuvre de Giono et de sa biographie. La rigueur méthodologique est indispensable. Si Jarosz s'appuie, entre autres, sur la terminologie de l'intertextualité (Genette, Ricardou), il n'en prouve pas moins l'originalité de sa démarche consistant dans la synthèse de l'analyse littéraire et du propos théorique sur le statut de la fiction, sur le rapport entre l'art et la réalité, sur le lien entre la tradition et la création.

L'image de Giono qui s'en dégage est celle d'un auteur qui tout au long de sa réflexion sur le rôle et la position de la fiction s'achemine vers une conception personnelle, subjectivisante, non moins novatrice, quoique différente de celle des nouveaux romanciers. Le grand mérite de Krzysztof Jarosz est d'avoir mis en évidence la formulation, étape par étape, de cette poétique — discrète, car non affichée en termes de théorie, néanmoins radicale dans ses conséquences, annonciatrice des tendances modernes et postmodernes à l'autotexte et à l'autofiction.

Le travail critique de Krzysztof Jarosz trouvera sans aucun doute sa place dans la bibliographie gionienne où elle remplit une case vide en reconstituant de façon détaillée, textes à l'appui, la dynamique de la poétique de l'écrivain durant la période charnière, celle qui relie le chantre de la

Provence d'avant la guerre 1940-45 à l'auteur «nouvelle manière» après la Libération. Mais l'ouvrage de Jarosz présente encore un autre avantage — celui d'un mode d'emploi méthodologique pour quiconque se trouve en face devant les poétiques «implicites», «immanentes». C'est un instrument précieux pour la critique et l'histoire littéraires.

Petr Kyloušek

Jean Foyard, *Le Texte et ses modèles*, Dijon, Centre de Recherches Le Texte et l'Édition, Université de Bourgogne 1998, 140 p.

Grâce à Jean Foyard, l'Université de Bourgogne est devenue l'un des centres majeurs d'études stylistiques comme en témoignent les colloques et les journées d'études dont les actes sont publiés par le «Centre de Recherches Le Texte et l'Édition». *Le Texte et ses modèles* apporte cinq communications prononcées à la journée d'études du 1^{er} mars 1996, consacrée à la problématique du modèle textuel. Comme le rappelle Jean Foyard dans sa «Présentation» liminaire du volume (pp. 9-16), il ne s'agit de rien moins que de prospecter les principes d'organisation du texte littéraire. Ce domaine d'investigation rapproche les études stylistiques d'une des théories des genres — celle qui, assouplie, remplace la notion trop rigide de «genre» par celle de «types» et «prototypes» et voit dans le texte un ensemble «polystructuré» (Jean-Michel Adam). Jean Foyard semble vouloir préférer descendre encore d'un palier en avançant le terme opératoire de M. Weinstein «constructème» comme unité organisatrice du texte sur le plan de l'expression. Les différentes approches de la problématique sont illustrées par les cinq études qui suivent.

La variété des textes traités est sans doute une des causes de la diversité des solutions du modèle textuel. Une ligne de partage semble séparer, notamment, les analyses de la poésie de celles des textes prosaïques. «Le Principe autobiographique dans *À la recherche du temps perdu*» (pp. 17-26) pose la question des conditions de l'énonciation du texte. En centrant son attention sur le point crucial du passage de l'assertif au performatif, Michel Erman dégage le principe autobiographique comme un principe de construction de l'œuvre lequel, s'il fournit une assise ontologique au texte, n'en constitue pas moins un obstacle à la connaissance de soi du narrateur. Ainsi *À la recherche du temps perdu* serait le roman à la fois de l'unité et de la division (p. 26).

Christian Chelebourg, dans «Du texte à l'imaginaire: l'infra-langage» (pp. 105-140), cherche le principe organisateur des romans d'aventures et de découvertes de Jules Verne dans l'«infra-langage»: le «hors-texte», le non-dit inconscient qui structure l'imaginaire de l'écrivain. Inspiré par la psychocritique mais, à la différence de cette dernière, attaché moins à l'exploration des images qu'à la prospection des générateurs infra-linguistiques et de leur projections sémiologiques dans le texte, Chelebourg découvre un paradigme de «générateurs» et de «verbalisateurs actantiels» dont la série des «Voyages extraordinaires» de Jules Verne serait la réalisation syntagmatique. Au croisement de la psychanalyse et de la stylistique, le modèle de Chelebourg rejoint, en plus de celles de Roland Barthes, les considérations de Julia Kristeva sur le génotexte et le phénotexte.

La partie centrale du *Texte et ses modèles* est consacrée à la poésie ou plutôt aux différentes approches du modèle textuel en poésie. Dans «Trois réflexions sur le modèle du sonnet spondien» (pp. 83-104), André Gendre prospecte la conjonction de trois démarches qui sous-tendent la rédaction des douze sonnets de Sponde sur la mort: le modèle du sonnet et la configuration individuelle de la forme chez Sponde, le modèle génétique qui suit la façon dont Sponde a développé